

Isola

Isola

Joëlle Varenne

À d'autres.

*Voix sublimes et bien-aimées
de ceux qui sont morts, ou de ceux
qui sont perdus pour nous comme s'ils étaient morts.*

*Parfois, elles nous parlent en rêve ;
parfois, dans la pensée, le cerveau les entend.*

*Et avec elles résonnent, pour un instant,
les accents de la première poésie de notre vie –
comme une musique qui s'éteint, au loin, dans la nuit.*

Constantin Cavafis, *Voix*.

Pâle septembre

C'est la fin de l'été, samedi soir. Étranger, étrangère partie sur un coup de tête, coup de cœur pour une ville à la résonance familière. Zadar, une incantation, un prolongement dans la nuit noire. Lointaine et mystérieuse. *So far...*

La mer est couleur anthracite, changeante. Des silhouettes sont assises sur des marches, immobiles, face à la mer. Je marche le long du quai, j'entends les vagues amplifiées, des harmonies curieuses, liquides provenant de la terre. Dans l'obscurité naissante, j'aperçois d'étroites cavités parcourant le sol de la jetée. Le son s'en échappe, une mélodie orchestrée par le vent et les vagues. Au chant de l'orgue marin, je me souviens.

*Avant de te quitter, je devais t'annoncer mon absence.
Je ne savais comment te le dire, je redoutais ta réaction.*

Un bateau passe avant de disparaître, emportant une foule vêtue de noir. Désormais, je suis seule sur le quai. Je m'éloigne quand tu avances dans ma direction. Je te regarde, mais tu continues et me dépasses.

Je t'appelle. Tu tournes rapidement la tête vers moi et me regardes. Nous restons interdits. À distance. Quelque chose se scelle. Nous ne trouvons rien à nous dire, trop. Nous nous ressemblons. Nos yeux se ressemblent. Une tristesse particulière, une fêlure familière. Nous marchons côte à côte le long du quai, nous enfonçant dans les ruelles de cette ville, ses contrastes, ses ruines à ciel ouvert côtoyant les terrains vagues. Un joyeux bordel de bois, carrosserie, jouets détruits. Des impacts de balles sont encore visibles sur les murs. Au détour d'une rue, un groupe d'hommes chante à une terrasse. Les yeux mi-clos au milieu des volutes de fumée. Nous prenons place à une table, face à face. Seule la litanie des hommes se confond avec nos regards.

Tu me parles de la maladie qui a condamné ton rêve de devenir pianiste. Comment tu l'as vécue. Fini par l'accepter. Cela fait trois mois que tu es parti, tu rentres chez toi, remontant la route de la soie à contresens. J'aime ta réserve, le soin que tu mets à répondre à mes questions. Tes yeux d'une profondeur rare, secrète, mais ce qui me trouble davantage, ce sont tes mains. Longues, aux gestes mesurés, ces mains condamnées qui semblaient caresser des touches d'ivoire sur la jetée.

*Ce qui me manquait n'était pas le sexe,
mais des bras dans lesquels je pourrais m'abandonner.
Je me sentais vide et voulais que ces bras
emplissent ce vide pour oublier.*

Tu me regardes intensément puis te détournes. Je me penche au-dessus de la table. Tu lèves les yeux vers moi. Je pose ma main sur le dos de la tienne, tu ne la retires pas. Je ne veux pas m'en détacher mais quelque chose en moi cède. Tu te lèves, te rassois, donnes le nom de ton hôtel, d'une île que tu projettes de voir le lendemain et quittes la table. Je te regarde t'éloigner, ce n'est pas possible. Tu vas te retourner, je crois, mais tu ne le fais pas. Les yeux rivés sur la ruelle, je te vois disparaître.

*

Dimanche matin, les églises regorgent de fidèles. Je suis sortie de l'office. Mes épaules nues. Mes jambes nues. J'achète un voile à une mendicante. La nonne, montant la garde à l'entrée, me laisse finalement passer pour alimenter sa caisse. Ce n'est pas un office, mais un enterrement. On me regarde, assise là, au dernier rang. Les vieilles dames et les enfants regardent la fille cachée, illégitime, la femme de l'ombre qui a rendu l'âme. *Vite, vite, vite*. Je pars sur tes traces.

J'attends le bateau qui te ramène de l'île évoquée hier. C'est encore un lointain point dans la nuit, le temps de me dire, peut-être, c'est une connerie, pensant à ce que tu vas dire, toi, l'homme aux doigts caressant les touches d'ivoire, quand tu me verras faire les cent pas en robe à pois, longeant sans cesse le quai comme les remparts de la ville, la nuit dernière et tout ce qu'ils vont dire les

gens tandis que le bateau approche, je m'arrête. *Vite, vite, vite*, change de cadence, la distance rétrécit, le temps. *Un camion va percuter le suicidaire sur la voie, il ne s'est pas égaré là, par hasard, il ne recule pas...*

La cale s'ouvre. On jette une corde. Un équipier la rattrape, l'enroule sur une digue. Des silhouettes attendent le signal, comme moi, fébrile, en alerte tandis qu'un manœuvre hurle, se déchaîne. Le haut-parleur braille, les voyageurs marchent vers moi, me dépassent, se retrouvent, s'éloignent. Je cherche l'homme aux mains caressant les touches d'ivoire, j'envie les retardataires, l'enfant qui dort dans les bras de son père, je fixe la bouche géante, le vide.

Je me rue à ton hôtel. Je soliloque à propos d'un Anglais rencontré la veille à celle qui m'ouvre la porte quand tu apparais en haut des marches. Tu as reconnu ma voix, aussi troublé que moi de te voir. Maintenant, je suis là. Je ne voudrais plus l'être. Mieux vaut s'abstenir de dire que je t'attendais sur le quai. *Comment était l'île*, je demande comme si de rien n'était. Tu n'y es pas allé. Comme moi, tu n'as pas trouvé le sommeil, tu as marché jusqu'à une plage. Ta peau est craquelée de trop de soleil. Nous arrivons là où nous nous sommes rencontrés la veille et quitte à tout perdre, je te dis t'avoir cherché et ma déception de ne pas t'avoir vu sur ce quai. Ce n'est pas seulement ton rêve de pianiste que tu fuis. C'est la première fois que tu regardes une autre femme. Un

besoin de toucher, de sentir, quand, dans une autre ville, une femme t'attend pour devenir mère. Tu l'aimes mais tu ne peux envisager de devenir Père.

*

Nous marchons sur un sentier traversant la forêt. Quelque chose dit que nous devons aller au bout, faire le tour de ce lac. La pluie fait ressortir les parfums de la terre humide, des arbres, des fruits écrasés à leurs pieds, faute d'être cueillis. La pluie s'intensifie, je cours vers le lac. J'entre dans le cercle, mes mains glissent, transcendent la terre. Tu me regardes du rivage, je me retourne et te fais signe de me rejoindre. Nos souffles se mêlent à perdre haleine.

De l'autre côté du lac, un sentier tombe à pic vers la mer. Des îles inhabitées se dessinent. Le ciel de porcelaine s'est fissuré et pleure sur des châteaux de pierre abandonnés sur la plage. Je pose la tête sur ton épaule, mon amant. Si un piano était sur ce rivage, je te demanderais de jouer. Tu hésiterais. *Peu importe la technique*, dirais-je. Après quelques notes mal assurées, tu plongerais tes doigts sur les touches d'ivoire. Un *Nocturne* de Chopin. Cela s'accorderait avec la pluie. Cette pluie d'avant novembre. Cette incertitude du retour, de perte sans objet.

*

Des rivières se déversent sur les vitres du bateau. Nous sommes ballottés l'un contre l'autre. Nous ne parlons pas du bus de nuit à prendre ni du lac. Nous devons nous séparer au port, courir récupérer nos affaires à nos hôtels et nous rejoindre à la gare routière. Tu tardes. J'hésite à monter dans le bus qui s'apprête à partir quand je t'aperçois. Je te vois soudain comme un poids, quelqu'un que je traîne derrière moi, traînerai toujours derrière moi. Pourtant, je t'attends et m'endors sur ton épaule, mon amant.

*

Au lever du jour dans une autre ville, un théâtre antique ouvre ses portes. Nous sommes seuls à l'intérieur, éclaboussés par la lumière entrant par les arches. Le ciel s'éclaircit. Nous goûtons à la ville, une ville ancienne qui s'éveille, un jour, encore. Une femme chante à sa fenêtre, un peigne à la main. Je regarde les façades, l'ocre devenant sable. L'homme avec qui je voyage et m'oublie des heures en plein jour dans une chambre à rideaux fermés.

C'est mon dernier jour de vacances. Une journée particulièrement chaude, ensoleillée. Nous marchons vers une plage. Tu me regardes partir au large, assis sur un rocher. Je disparaiss sans me retourner, sans te faire signe comme autrefois au lac avant de revenir m'étendre à tes côtés. Tu me regardes. Tu me regardes comme un homme

regarde une femme quand je semble ne plus te voir, ne plus savoir. Une image remonte à la surface. Une île surgie de la mer, vue des hauteurs. Je me sens comme l'image d'une carte postale écornée. Sans origine, sans savoir par où commencer. Cette carte est toujours vierge dans mon sac. Écrire à son destinataire. J'en suis incapable.

*

Le soir, mon téléphone sonne. Je connais ce numéro mais ne réponds pas. Un signal retentit pour annoncer un message. Des musiciens chantent dans la rue comme le soir de notre rencontre. C'est mon dernier soir dans une ville que j'aime et je ne te dis rien quand tu me demandes à quoi je pense. Tu te rapproches de moi, je résiste. Mes pensées résistent. Je pars demain, tu resteras.

*

À l'aube, je suis réveillée par la sonnerie de mon téléphone. Je l'attrape sur la table de nuit et déchiffre un numéro. Inconnu. *Oui, c'est bien moi.* Je sors de la chambre et m'assois sur les marches de l'escalier. *Je vais venir. Je ne suis pas là mais je vais venir.* La conversation s'arrête. Je reviens dans la chambre, me recouche. Quelques secondes passent. Je ne suis pas sûre d'avoir compris. Je ressors dans le couloir et rappelle. *Oui, on m'a bien appelée à l'instant pour venir au plus vite. Je vais venir.* Je raccroche. Dans la chambre, tu dors. Je sors.

Je traverse une place déserte. L'avion ne décolle qu'à dix heures, si je pouvais avancer l'horaire. *Étranger, étrangère, partie sur un coup de tête, coup de cœur pour une ville à la résonance familière.* Je repense à la carte postale dans mon sac et t'écris. *Je pars.*

Je commande un taxi à la réception de l'hôtel, j'informe de mon départ, seule, et règle la note. J'entre dans la chambre, tu n'y es pas. J'entends le robinet couler dans la salle de bains. Je me précipite pour ramasser mes affaires, tant pis si j'en oublie, je les abandonne, *vite, vite, vite* avant que tu ne sortes, que je ne sois forcée de t'expliquer, te raconter ce que je ne t'ai pas raconté, m'effondrer, je ne me suis pas encore effondrée, j'en ai peur et redoute que ce soit devant toi. Je laisse la carte postale sur le lit défait, dévale l'escalier, *pourquoi le taxi n'est pas là ?* La peur que tu descendes, me voies, me demandes pourquoi. *Le taxi arrive*, jure la réceptionniste, mais je cours déjà vers la sortie et m'écroule sur la banquette arrière du premier qui passe. Le conducteur ne dit rien du trajet. Encore une de ces filles qui part avec la bonne idée de tomber amoureuse d'un type qui ne l'aime pas. S'il savait...

*

Les comptoirs d'enregistrement sont encore fermés. Mon avion, pas annoncé. Il faut tuer le temps. Je reste prostrée. Le hall se remplit peu à peu. Des larmes silencieuses coulent sur mes joues. Je fuis les curieux, les

enfants me montrant du doigt. Ce temps dont je dispose trop, pas assez. Mon téléphone sonne. Cette fois-ci, je décroche. *Je n'ai pas pu répondre la veille, je n'ai pas vu ton appel, ma batterie m'a lâchée...* Je mens, je sais que je mens. Je devance ta parole, d'éventuels reproches.

*Avant de te quitter, je devais t'annoncer mon absence.
Je ne savais pas comment te le dire, je redoutais ta réaction.*

Je vide mes poches, passe une porte, j'hésite à acheter des cigarettes, du chocolat, n'importe quoi. Touche le fond d'un café infect quand on appelle les passagers du vol M733. Vérification du passeport, je passe un sas, un couloir, m'assois près d'un hublot, ferme les yeux, vitesse, mon cœur se soulève. Je m'éloigne. Je repense à l'île, vue des hauteurs. Raz-de-marée dans les airs. Je me noie. Quelqu'un me tend un verre de vin. Une femme dans la quarantaine, très grande, très belle, assise à ma gauche, m'invite à trinquer avec elle. Sans un mot, elle vide son verre. Je fais de même, la remercie de ne rien me demander et de retourner à son magazine. Je regarde le tapis de nuages, étrangement calme.

*

Sur terre, ça s'agite. Je reste immobile, à contretemps, j'observe, séparée par une vitre. Impuissante. Je demande les urgences. La provinciale derrière son guichet n'en sait rien, jamais on ne lui a demandé ça. Mon cerveau est

éteint. Je fais en sorte qu'il soit éteint. Ne comprends rien comme un automate allant d'un point à un autre. Me voilà sur le parking d'une gare sans souvenirs du trajet, d'avoir acheté un ticket de bus. Pas de taxi mais deux hommes chargeant le coffre d'un utilitaire que je prends en otage. Ils vont se débarrasser d'affaires chez Emmaüs avant d'aller donner un concert. J'embarque au milieu des chaises pliantes et assiettes dépareillées, la seule chose qui compte est d'avancer et à peine montée, je m'effondre. Ils m'offrent une banane, un sachet de biscuits en miettes, merci, je ne peux rien avaler. Désolés, ils ne peuvent m'emmener vers ma destination finale, il faut faire les balances pour le jazz, ce soir. D'autant plus gênée quand ils me demandent ce qu'il s'est passé. Je ne sais rien. Je les aide à décharger leur bordel en me demandant ce que je fous sur ce parking, maintenant. Heureusement, cela ne dure pas et ils me déposent sur le bord d'une nationale déserte. Les champs de colza m'agressent. Un camion s'arrête. Je fais semblant de ne pas voir les photos de filles nues dans la cabine, les cigarettes offertes et les compliments, j'ai l'air épuisée, dit le routier. Je décline l'invitation à m'étendre sur la couchette à l'arrière et lui demande de s'arrêter avant que ça déraile. Me revoilà sur la nationale. Un vieux beau s'arrête, gentil vieux beau dont je profite en le suppliant de m'emmener jusqu'au bout. Il fait un détour et me regarde avec tant de tendresse que j'en suis presque à l'aise. Il me dépose devant l'entrée du bâtiment. Tout est en travaux. Je ne suis jamais venue ici. La poussière

vole, m'accable, je cours vers le hall, passe un couloir, un deuxième, demande où tu es. *Salle de déchoquage*. Jamais entendu ça.

*

Quand je t'aperçois derrière la fenêtre, je repense à toutes les fois où, avant de partir, j'ai jeté un œil à une autre fenêtre pour te voir, si c'était la dernière fois. Je passe entre une rangée de lits vides, de rideaux blancs. Je m'avance vers toi, je crois te reconnaître, tes mains cherchent, se débattent. Je m'arrête devant ton lit et je dis *Maman*. Au son de ma voix, tu tournes rapidement la tête vers moi et me regardes, tu attrapes ma main au bord du lit, la saisis, l'agripes. Tu me souris. Ce sourire, je ne l'ai pas vu depuis si longtemps, je le reconnais. Mais tes yeux, je ne les reconnais pas. Une lueur étrange que je n'ai jamais vue chez toi, chez personne.

Un voile.

Tu t'accroches à moi comme si tu allais te noyer. *Vite, vite, vite*, tu te débats, je perds ton regard. Ta main, elle, garde toujours le contact. Elle m'enserme.

J'ai mal.

Je te parle. En vain. Je ne comprends pas ce que tu dis, ni ce que je dis. Je parle, demande pourquoi *vite, vite, vite* ? Une suite d'actions logiques, mais tout est incohérent. Je caresse ton visage, toujours cette lueur dans tes yeux. Cette vitre. Je cherche à te retrouver derrière, retrouver le sourire. Trop souvent, je suis partie. Maintenant, je suis